avait perdu la foi. De pareilles défections, hélas ! se rencontrent de temps en temps, et, à chaque fois, notre cœur de missionnaire en éprouve une profonde tristesse. Elles sont, la plupart du temps, le résultat des mariages mixtes dont l'influence néfaste se fait tristement sentir dans nos missions. Nos catholiques, malgré de nombreux avertissements, ne semblent pas vouloir comprendre le danger et les inconvénients de semblables unions. Ils ne veulent pas comprendre non plus combien grande est l'obligation qui leur incombe de bien élever leurs enfants, de veiller sur eux et les corriger au besoin. L'enfant métis, trop idolâtré par ses parents, semble roi et maître chez lui : il y jouit d'une entière liberté. A proprement parler, il se fait à lui-même son éducation : la triste éducation de la rue et du bois. Pour réagir contre le mal, le prêtre est là, il est vrai, et il ne ménage pas ses remontrances et ses conseils ; il tâche bien de retenir l'enfant sur le penchant du vice. Mais, hélas ! son influence, toute précieuse qu'elle est, ne suffit pas à enrayer le fléau. Il est vrai aussi, nous avons une école ; mais à cette école il faudrait quelqu'un qui aurait à cœur la bonne éducation de l'enfant bien plus encore que son instruction, et qui remplirait ses fonctions pour le plus grand bien de l'enfant et non pas seulement pour son intérêt personnel. Mais ce quelqu'un, malgré nos recherches et nos demandes, nous n'avons pas encore eu le bonheur de le rencontrer.

Pour ces raisons, et bien d'autres encore qu'il me serait trop long d'énumérer, notre paroisse Saint-Joseph nous paraît dans un état de langueur spirituelle peu encourageante. On n'y voit pas cette piété simple et droite, ce goût de la religion et cet entrain réconfortant qui se remarquent dans bon nombre de nos missions du Nord. Ici, c'est plutôt la froideur, et chez quelques-uns le commencement de l'indifférence. Le missionnaire ayant à vivre dans un tel milieu, privé de bien des consolations, a besoin d'exciter de temps en temps son courage et de veiller sur lui-même pour ne

dans leurs croyances : on doit leur rendre ce témoignage. Tout indifférents qu'ils puissent paraître, ils aiment leur religion et ne souffrent pas qu'elle soit attaquée en leur présence. Pour la défendre alors, tous les moyens leur sont bons, même les arguments frappants. Nos sauvages, eux aussi, sont généralement assez fermes dans leur foi. Cependant, il n'est pas rare de rencontrer parmi eux de ces âmes faibles et sans principe, que la moindre contrariété et un simple caprice peuvent entraîner jusqu'à la défection et l'apostasie. Telle une sauvagesse protestante que j'avais mariée jadis à un Métis catholique. Quelques mois après le mariage, elle se décide à embrasser la religion de son mari. Les dispositions me paraissant assez sérieuses, je l'instruis de mon mieux, et, après avoir reçu son abjuration, lui confère le saint baptême. Ma néophyte était au comble du bonheur ; elle semblait aimer sa religion et la pratiquait fidèlement, à l'édification de tous. Le malheur, tout d'un coup, vint fondre sur elle : la mort lui ravit un de ses enfants. Je tâchai de la consoler et de lui inspirer des sentiments de résignation. De leur côté, ses anciennes commères protestantes courent à elle pour lui crier sur tous les tons : « C'est le baptême catholique qui a tué ton enfant ; tu as mal fait de rejeter la religion de tes pères. Reviens à nous et tes enfants vivront. » La pauvre misérable crut à leurs paroles, et, le dimanche suivant, elle reniait sa foi et retournait à son vomissement. Son apostasie ne lui porta pas bonheur. Cet hiver, dans le cours de mes voyages, j'arrivais dans un camp sauvage pour y faire deux baptêmes. Mon apostate s'y trouvait. La veille même de mon arrivée, elle venait de perdre un autre de ses enfants, qui pourtant avait reçu le baptême protestant. Et elle-même gisait dans sa vieille couverture, vrai squelette vivant, aux prises avec la terrible consomption. J'allai à elle, et, après l'avoir saluée, lui offris les secours de mon ministère si elle voulait bien revenir de ses égarements. Elle ne daigna même pas me répondre, mais son silence me dit assez que la malheureuse

penses. Ç'a été d'abord la construction d'une église à Grand Rapide. Puis la démolition de la vieille mission, trop exposée aux ravages de l'inondation, et sa reconstruction sur un terrain un peu plus élevé. Enfin, l'été dernier, des réparations et améliorations importantes ont été faites à notre vieille petite église qui menaçait ruines. Le regretté Frère Welsh, si vaillant et si expert dans tous ces genres d'ouvrages, a été l'organisateur et l'architecte de tous ces travaux. Grâce à lui, à son activité et son dévouement, la mission Saint-Joseph, église et presbytère, a été admirablement restaurée et remise à neuf. Nous sommes heureux de lui en témoigner toute notre reconnaissance. Nous devons aussi une mention toute spéciale au R. P. O. Charlebois, qui, par une généreuse aumône, a bien voulu contribuer à l'embellissement de son ancienne église Saint-Joseph. Après tous ces travaux, et à la vue des services inappréciables rendus à cette mission par nos Frères convers, nous souhaitons ardemment que Dieu inspire à quelques bons et généreux chrétiens le désir de venir se dévouer et se dépenser au service de son Eglise et pour le plus grand bien des âmes.

Le Frère Oblat, dans nos missions, est comme le bras droit du prêtre; avec lui, le missionnaire, déchargé du matériel, peut vaquer avec plus de loisir aux travaux du saint ministère. Sa vie est un apostolat, l'apostolat de la prière et du bon exemple, parfois non moins fécond que celui de la parole. Les édifices sacrés qu'il élève à la gloire de Dieu et embellit avec un soin jaloux, sont pour les fidèles comme une exhortation permanente et efficace à la piété et au souvenir de la patrie d'En Haut. Sous les regards du divin Maître et à l'ombre du sanctuaire, ses jours s'écoulent tranquilles et pleins de mérites. C'est le bon et fidèle serviteur qui se prépare pour l'autre vie une récompense ineffable. C'est un autre saint Joseph travaillant pour Jésus et Marie et ne vivant que pour eux. Et si vraiment ils sont beaux, les pieds du missionnaire évangélisant la paix, ne

Nos métis, établis aux environs de la mission et non loin des magasins de la Hudson's Bay et Révillon Frères, ne s'éloignent jamais beaucoup de la localité, sauf au printemps et à l'automne. Ils se rendent alors avec leurs familles dans le pays des rats musqués et autres animaux à fourrure pour y faire la chasse et, par là, se procurer quelques moyens de subsistance. Quant à nos chers sauvages, la vie nomade fait toujours leurs délices : ils se montrent pour la plupart assez rebelles à tout essai de civilisation. Absents pendant les trois quarts de l'année, ils font une courte apparition dans la saison de l'été. Ils viennent alors s'approvisionner aux divers magasins du village. Ils n'oublient pas non plus d'aller retremper leurs âmes à la source de la grâce et des bénédictions célestes. Mais bientôt les reprend la nostalgie de leur pays de roches avec ses lacs immenses et ses belles forêts. Et les voilà partis ! partis bien loin, aux quatre vents du ciel, et pour de longs mois. Comme vous le comprenez aisément, un des plus grands obstacles de l'évangélisation de nos chrétiens, c'est ce genre de vie errante et nomade qui les tient, la plupart du temps, éloignés de nous. Il en résulte, chez un grand nombre, l'ignorance en fait d'instruction religieuse et une sorte d'indifférence. Le milieu protestant dans lequel ils ont le malheur de se trouver, n'est pas non plus sans exercer sur eux une fâcheuse influence. Nous avons affaire ici à une catégorie d'hérétiques, spécialement opiniâtres : ce sont des têtes dures. Leur fanatisme exalté n'a d'égal que leur ignorance extrême, soigneusement entretenue par le Révérend ministre et nourrie de mille préjugés et mensonges divers à l'adresse des catholiques. C'est entre les deux camps opposés une vraie lutte, une guerre acharnée. Si Dieu nous fait la grâce de ramener au bercail quelques brebis égarées, nos hérétiques ne tardent pas à en manifester leur dépit. A leur tour, ils cherchent, par tous les moyens, à nous ravir les âmes. Nos Métis, malgré tous leurs défauts, sont pour la plupart assez fermes et opiniâtres

pas voir s'affaiblir en lui le zèle et la ferveur d'autrefois. Pour remédier sans doute à cet état de choses et relever notre ardeur, la Providence nous a ménagé un autre genre de ministère, le ministère ambulant, qui bien souvent nous console des amertumes du premier. Nous avons, nous aussi, notre itinéraire à parcourir chaque année pour aller visiter la partie nomade de notre petit troupeau. Ce sont de longs et pénibles voyages : en canot, durant l'été, et en traîne à chiens dans la saison des glaces. Nous avons à y parcourir des distances assez respectables de 150 et même 200 milles. Je ne m'arrêterai pas à vous en faire le total. Dieu le connaît ; il connaît aussi nos souffrances et nos privations : puisse-t-il nous en récompenser un jour ! A l'exemple du divin Maître, le missionnaire, *fatigatus ex itinere,* et le visage ruisselant de sueur, voudrait s'arrêter lui aussi et regarder en arrière. Mais les pauvres enfants des bois l'appellent et il va, malgré les souffrances et les fatigues, et à son contact les âmes se sanctifient et se sauvent. Car, pour sauver les âmes, il faut souffrir et marcher à la suite de Jésus crucifié.

En dehors de nos voyages, notre vie ici à la mission, comme celle de tous nos frères dans le Nord, se partage entre le spirituel et le temporel ; les exercices de la vie religieuse et pastorale et les multiples exigences que nécessite l'entretien d'une mission. Malheureusement, trop souvent, le matériel empiète d'une façon regrettable sur le spirituel, et parfois lui nuit considérablement. Faute de bras pour nous venir en aide, nous sommes souvent obligés de faire nous-mêmes un peu de tous les métiers, depuis la cuisine jusqu'au jardin, sans parler de l'entretien de nos quelques animaux. Nombre de nos journées s'écoulent ainsi dans des occupations purement matérielles ; nos exercices de piété en souffrent beaucoup, et le soin des âmes également. Depuis quelques années surtout, cette mission a dû passer par une série de travaux matériels qui ont absorbé une bonne partie de notre temps et occasionné de lourdes dé-

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 187. — Septembre 1909.

I

SASKATCHEWAN

Rapport sur la mission Saint-Joseph. Lac Cumberland.

Tout dernièrement, le R. P. Ovide Charlebois me demandait de vouloir bien écrire quelque chose sur cette mission. Un tel désir, si légitime, venant de mon ancien et vénéré supérieur, était pour moi un ordre, et je vais essayer d'y donner suite dès aujourd'hui.

Je vous prierai d'abord de ne pas refuser votre indulgence à un pauvre petit missionnaire des sauvages, et presque sauvage lui-même, qui, à force de parler cris ne sait plus parler français, et dont la plume rouillée a peine à secouer sa torpeur. Depuis déjà plusieurs années, nos Annales ont gardé le silence sur la mission Saint-Joseph. Je le reconnais : c'était pourtant mon devoir de les faire parler ; je devais cela à mes frères et à mes supérieurs. J'aurais dû suivre les bonnes habitudes de mon vénéré prédécesseur

ici. Je ne l'ai pas fait. Pourquoi? Peut-être à cause du manque de détails intéressants; peut-être aussi, et même certainement, à cause du manque de temps. Mais, la principale et la plus certaine des raisons, c'est, sans aucun doute, la paresse! Cette affreuse paresse qui, après les premières années du ministère, s'empare trop souvent du missionnaire et le réduit au silence. Il est temps de réagir contre cet ennemi mortel de nos Annales. Je vais le faire aujourd'hui avec le moins d'imperfections qu'il me sera possible. Puissé-je par là réparer un peu les oublis du passé.

Voilà bientôt six ans que le R. P. O. Charlebois, un des premiers fondateurs de cette mission, nous a laissés pour aller où l'obéissance voulait bien l'envoyer. Son départ de cette mission, le 22 août 1903, fut pour nous tous comme un jour de deuil : nous perdions en lui le meilleur des pères. Je restais seul ici avec tout mon bagage d'imperfections et d'inexpérience. Mais bientôt, la Providence, toujours bonne pour le missionnaire, vint à notre secours et nous envoya le R. P. Rapet pour prendre la direction de cette mission. Malgré son attachement si légitime à ses chers Montagnais de l'Ile à la Crosse, ce bon Père n'hésita pas à s'imposer un grand sacrifice pour venir prodiguer ses soins et son zèle à nos Cris et nos Métis du lac Cumberland. Son séjour ici, bien que de courte durée, nous a été bien agréable. Son souvenir est encore vivant dans l'esprit et le cœur de nos chrétiens. Nous avons tous regretté son départ. A leur tour, les bons Pères Guilloux et Demers sont venus successivement nous apporter le tribut de leur zèle et de leur dévouement. Je suis heureux ici de leur en témoigner toute ma reconnaissance et celle de nos chrétiens. Leur activité infatigable a grandement suppléé à mon impuissance et leur charité fraternelle s'est toujours fait un bonheur de partager les labeurs de leur frère aîné. Je les en remercie bien sincèrement. Grâce à leur précieux concours, nous avons pu faire face aux diverses exigences de notre

ministère dans cette mission. Mais, malgré nos communs efforts et nos travaux, je dois l'avouer, à ma grande douleur, notre sainte religion n'a pas réalisé de grandes conquêtes, ni de notables progrès durant ces quelques années. Pas de grandes défaites ni de brillantes victoires à signaler dans les Annales de notre mission. C'est le *statu quo* parfois si déconcertant pour le cœur du missionnaire.

Notre paroisse Saint-Joseph, bien petite par le nombre, est grande par la distance et l'étendue. Elle s'avance à peu près jusqu'à 200 milles au nord-est et autant dans la direction sud-est, sans compter divers postes à visiter dans les environs de la localité. En descendant le cours de la rivière Saskatchewan, nous rencontrons, à 60 milles de Cumberland, la mission du Pas ; et, plus loin, à l'embouchure de cette même rivière dans le lac Winnipeg, la mission du Grand Rapide (distance de 200 milles environ). Ce sont là nos deux succursales.

La mission du Pas, dédiée à Saint-François de Sales, ne compte qu'un petit noyau de catholiques, environ 25, perdus dans la masse du protestantisme. Depuis son établissement, cette mission n'a fait que végéter, malgré les visites assez régulières du missionnaire. Sa misérable petite chapelle, dans son état d'abandon et de délabrement, figure mal à côté de sa rivale, l'English Church, qui se dresse toute triomphante et semble nous mépriser. Un jour peut-être, s'il plaît à Dieu, notre situation précaire dans ce pays pourrait bien se modifier. La construction toute récente du chemin de fer de la Hudson's Bay et l'arrivée des chars au Pas, vont sans doute apporter bien des changements dans la contrée. Et parmi tous ces flots humains qui vont se déverser dans ces pays, nouvellement ouverts à la civilisation, nous espérons bien recevoir notre contingent de catholiques. Le Pas étant sans doute appelé à devenir une place importante, un jour peut-être (et puisse-t-il venir bientôt!) on verra l'église catholique du Pas se relever de ses cendres. On la verra sortir de son état d'humiliation pour

braver à son tour le temple de l'erreur et semer à profusion le bon grain de la vérité dans le champ des âmes tout infesté par l'ivraie de l'hérésie. Déjà nos supérieurs, en prévision de l'avenir, ont pris leurs mesures pour avoir un pied-à-terre dans la future ville du Pas. Ils y ont fait l'acquisition de quelques lots de ville, dans le but d'y fonder une mission et d'y construire une église. Espérons que ces projets ne tarderont pas à recevoir leur réalisation.

Le second poste confié à notre sollicitude est la mission du Grand Rapide. Nous y possédons un modeste petit presbytère avec une belle petite église, construite il y a quelques années par les soins du R. P. Charlebois, avec l'aide du Frère Welsh et le concours de nos Métis. Il y a là à peu près une cinquantaine de catholiques. Cette mission, comme sa sœur, la mission Saint-François de Sales, ne fait que végéter et languir. Elle souffre de l'éloignement du prêtre durant de longs mois. Mais que faire ? Le prêtre est si loin et les voyages si dispendieux. Après la promesse, maintes fois réitérée et jamais réalisée, d'avoir parmi eux un prêtre de résidence, nos chrétiens, presque toujours seuls, se laissent aller au découragement et perdent beaucoup de leur ancienne ferveur. Cette mission, située à l'extrémité est de notre vicariat et sur les limites mêmes du Manitoba, serait desservie avec beaucoup plus d'avantage et de facilité par nos Pères de cette dernière province. Se trouvant plus à proximité que nous, ils pourraient s'occuper plus régulièrement de ces pauvres âmes si délaissées et y réaliser des fruits abondants de sanctification et de salut.

Après ce petit coup d'œil jeté à la hâte sur nos deux chrétientés du Pas et du Grand Rapide, revenons à notre mission Saint-Joseph, qui est notre principal champ d'apostolat et où se passe la majeure partie de notre existence. Le nombre des catholiques s'y élève actuellement à 185. A part quelques Blancs, assez rares, notre chrétienté se compose de Métis canadiens et de sauvages Cris, vivant pour la plupart, à la façon indienne, de chasse et de pêche.

pourrait-on pas en dire autant de ceux de l'humble Frère Oblat, sacrifiant tout : famille, patrie, avenir, pour voler au secours du prêtre, partager ses souffrances et ses labeurs, et l'aider de toute la force de ses bras et de tout le dévouement de son cœur dans l'œuvre de l'évangélisation des pauvres Indiens

Je ne saurais terminer ce rapport sans faire part à mes Frères en religion d'une double joie que, dans sa bonté, le divin Maître vient de m'accorder au début de cette année 1909. La première a été l'arrivée ici du R. P. Renaud, appelé par la voix de l'obéissance à venir partager mes travaux et ma solitude. Son bon cœur d'Oblat, son zèle intrépide de jeune apôtre, vont suppléer grandement aux imperfections de son frère aîné et réaliser parmi nos enfants des bois les plus heureux fruits de conversion et de salut. La seconde a été la conversion à la vraie foi de deux sauvagesses protestantes ; leur retour à Dieu a grandement consolé notre cœur de missionnaire. L'une d'elles, déjà avancée en âge et mariée à un bon vieux métis canadien, fréquentait depuis longtemps notre église sans jamais se décider à embrasser la religion catholique. Un beau matin, elle entre à la mission et vient me dire sans autre préambule : « Ekwa, n'osiesim, ki ka sikahatawin, ni pakitinisum naspitchi. Mon petit-fils, tu vas me baptiser maintenant, me voilà décidée pour toujours. » — C'est bien, ma grand-mère, lui répondis-je aussitôt, ce sera pour dimanche prochain, car à quoi bon différer plus longtemps, puisque tu connais déjà notre religion et que tu la désires de tout ton cœur? Et quelques jours après, en présence de tous nos catholiques, la bonne vieille Christiana (car c'était son nom), devenait vraiment *chrétienne* et par le nom et par la grâce du saint baptême. Son pauvre vieux en pleurait de joie.

Et dans le ciel il dut y avoir une grande allégresse, à la vue de la brebis égarée rentrant au divin bercail.

H. Boissin, *O. M. I.*

